

PATOČKA ET LE LANGAGE

Marco Barcaro

Presses Universitaires de France | « Les Études philosophiques »

2018/4 N° 184 | pages 569 à 584

ISSN 0014-2166

ISBN 9782130802259

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2018-4-page-569.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Il est bien connu que l'un des intérêts principaux de la réflexion de Jan Patočka a été le sujet du monde naturel. Sur celui-ci et sur la relation entre l'homme et le monde, le philosophe tchèque a continué à réfléchir tout au long de sa vie, mais il a aussi également changé sa propre conception. Si le monde n'est pas la somme des étants qui le composent, mais un phénomène à décrire, alors notre accès à celui-ci dépend de la compréhension que nous avons du monde, de la manière dont ce phénomène nous apparaît et de la façon dont nous le décrivons. Pour cette raison, il faut préciser s'il y a des structures dans la subjectivité qui affectent et en entravent l'accès. Ce n'est pas un hasard si la critique de l'idéal de l'objectivité et de la présumée certitude des données des sens soit l'une des constantes les plus récurrentes dans la pensée du philosophe Jan Patočka. Cette critique a engagé pendant une longue période sa réflexion sur le plan éthique, historique, politique et existentiel. Parmi les figures de l'objectivité, le positivisme, le cartésianisme et les constructions mathématiques, l'idéalisme classique et transcendantal constituent l'objet de la critique de notre philosophe. On peut inclure cependant, une certaine façon de comprendre le langage. L'existence humaine est inscrite, par la pratique de la langue, dans une totalité préliminaire, c'est-à-dire : le monde comme « la base de toute expérience humaine¹ ». La constitution du langage est le fondement de la possibilité de chaque théorisation supplémentaire de la réalité. À cet aspect moins connu de Patočka, je veux consacrer cet article. Dans le contexte de la critique des différentes figures de l'objectivité, que je viens de citer ci-dessus, j'ai l'intention de montrer comment Patočka parle du langage. En comparant en particulier la position qu'il a pris en 1936 et en 1976, le philosophe oscille entre deux interprétations possibles du langage. La première

1. J. Patočka, *Přirozený svět jako filosofický problém*, in *Sebrané Spisy*, sv. 6, *Fenomenologické spisy I : Přirozený svět* [vol. 6, *Écrits phénoménologiques*, t. 1 : *Le monde naturel*], I. Chvatík et J. Frei (dir.), Prague, Oikoymenth, 2008, *ad loc.* tr. fr. E. Abrams, *Le Monde naturel comme problème philosophique*, Paris, Vrin, 2016 (noté MNPP), p. 129.

envisage le langage comme une couche essentielle, mais qui renvoie à la couche plus profonde de la perception ; la deuxième considère le langage comme le fondement même de la perception. Ces deux lignes d'interprétation sont possibles parce qu'elles naissent dans deux contextes différents : le contexte de la critique du positivisme logique de Wittgenstein et celui de la critique du subjectivisme phénoménologique de Husserl. Les textes nous montrent, d'une part, une discontinuité entre ces deux moments, et de l'autre une certaine continuité aussi comme si le tournant de 1976 était déjà contenu dans la thèse de 1936. Cela dépend d'une lente réélaboration des concepts fondamentaux de la phénoménologie que Patočka utilise et qu'il n'a jamais cessé d'approfondir tout au long de sa vie. C'est particulièrement vrai pour le concept de monde qui, déjà en 1936, n'était plus compris de manière strictement husserlienne, c'est-à-dire comme le point d'arrivée à la fin d'une reconstruction *a posteriori* des expériences de la conscience. Dans la conclusion de l'article, je montrerai que le langage, étant basé sur la liberté, conduit implicitement à critiquer l'objectivisme. Ce que je vais expliquer n'épuise sûrement pas le sujet, mais c'est ce que nous pouvons déduire des écrits traduits du tchèque dont nous disposons actuellement.

1. Le langage

La question du langage, peut-être, est l'un des sujets les moins étudiés chez Patočka et la bibliographie disponible, jusqu'à présent, est limitée². Une explication, au moins partielle, est que, ayant atteint la maturité de sa pensée, Patočka ne consacre pas des analyses thématiques et spécifiques à la question du langage. Cependant, cette question est essentielle pour comprendre la manière dont la relation entre le sujet et le monde est considérée. Nous commencerons donc par exposer pourquoi le philosophe examine cette question, et comment cette question influence notre accès au monde. La référence aux autres philosophes est utile pour comprendre comment il examine la question et ce qu'il dit, sur un sujet que d'autres auteurs ont aussi traité. Nous allons suivre cet ordre :

- a) la relation langage-monde
- b) la critique du positivisme logique
- c) le besoin d'une conception plus large du sens
- d) le rapport phénoménologie-langage
- e) l'*Urphänomen* du langage

2. Je fais référence à l'étude de R. Barbaras, « L'unité originare de la perception et du langage », in *Le Mouvement de l'existence. Études sur la phénoménologie de Jan Patočka*, Chatou, Les Éditions de la Transparence, 2007, pp. 113-131.

a) la relation langage-monde

En 1936, donc, Patočka a défendu une thèse classique de la phénoménologie post-husserlienne, à savoir l'idée que le langage dérive d'une couche plus profonde, celle de la perception. Exactement à la question du langage est consacré le quatrième chapitre de son œuvre : *Le Monde naturel comme problème philosophique*³. Ce choix n'est pas un hasard si l'on considère que le philosophe tchèque a été membre du cercle philosophique de Prague (fondé par Emil Utitz) qui avait des contacts avec certains membres du cercle linguistique de Prague, comme Dmitrij Tschizewskij. Ce n'est donc pas étrange que, dans le quatrième chapitre du *Monde naturel*, il mentionne aussi quelques noms de linguistes qui faisaient partie du cercle linguistique, comme Roman Jakobson⁴, Dmytro Čyževsky, Eugenij Polivanov, André Martinet, et des psychologues comme Karl Bühler et William Stern. Patočka parle du langage en tant que modalité et instrument d'accès au monde, et comme fondement de possibilité de toute nouvelle théorisation de la réalité.

Dans *Le Monde naturel comme problème philosophique* on lit que « le sens de toutes les synthèses intentionnelles actives de la pensée⁵ » est l'effort d'appropriation du monde ; on examine les conditions de la communication linguistique ainsi que les fonctions du langage, l'appropriation idéale de la réalité et le rôle que le langage a en elle, l'aspect sensible en tant que prémisses du sens objectif, et les formes de la synthèse comme base du sens linguistique. La théorie du langage, par conséquent, est liée à la question du monde et ce n'est pas étonnant que les réflexions sur le langage assumeront, dans le dernier Patočka, une signification différente de celles des années trente. La conception d'un système linguistique basé sur la parole cédera la place à un langage originaire antérieur à chaque parole. *Ms.* 3G/11 dit : « Le langage, dans sa possibilité profonde, est condition de possibilité de la perception humaine elle-même⁶ ». Cette thèse du langage comme fondement de la perception est inscrite dans le contexte de la critique du subjectivisme phénoménologique de Husserl. C'est la preuve que le philosophe tchèque n'a jamais cessé d'enquêter, en parallèle avec d'autres domaines d'investigation, également sur le sujet du langage, car il nous offre un modèle de relation cohérente entre le sujet et l'objet, l'homme et le monde. « Le champ primaire du monde est celui du langage⁷ » et le monde émerge de nos structures linguistiques.

3. Celui-ci est le seul texte explicitement dédié au langage. Des références sont présentes en d'autres ouvrages dédiés, cependant, à d'autres questions.

4. Sa postface à la traduction française des *Essais hérétiques* témoigne d'une proximité importante entre les deux penseurs.

5. *MNPP*, p. 162.

6. J. Patočka, *Papiers phénoménologiques*, tr. fr. E. Abrams, Grenoble, Millon, 1995 (noté *PP*), p. 141.

7. *Idem*.

b) la critique du positivisme logique

Dans les années trente, Patočka a été témoin d'un conflit d'interprétations sur la manière philosophique de traiter le langage : d'une part le structuralisme (représenté par l'école de Brentano et le premier Husserl, jusqu'à Jakobson et Mukarowski), de l'autre le positivisme logique (Frank et Carnap⁸) ; il a été confronté aux positions du Cercle de Vienne⁹, en particulier avec Carnap et Wittgenstein. Le philosophe tchèque accepte le paradigme de la linguistique structurale, mais il rejette cependant, celui du positivisme logique. Dans l'une des *Annexes de Platon et l'Europe*, on lit que « le positivisme moderne se distingue de la doctrine de Comte dans la mesure où il cherche à remédier à l'indétermination logique du concept de fait¹⁰ ». Wittgenstein est, par conséquent, la référence centrale dans ces pages. Selon Wittgenstein, la proposition est une image logique du fait et le langage est l'image logique du monde¹¹. Le langage montre ainsi la structure des faits. L'expression fonctionne comme une image et elle indique phoniquement quelque chose qui n'est pas présent. Le *Tractatus* développe un lien entre l'image du monde, la théorie du langage et le sensualisme. Le philosophe tchèque critique cette approche, c'est-à-dire qu'il critique le physicalisme dans sa forme linguistique et se distancie du positivisme logique viennois qui assumait la logique comme le fil commun pour atteindre la structure du monde. La pensée du *Tractatus* est considérée comme un résultat de cette tendance : « Ce sont cependant les considérations de Wittgenstein sur la nature du monde et du langage qui ont le plus d'importance pour tout ce style de pensée¹². »

La critique du *Tractatus* est basée sur la découverte d'un doublement du monde [*Doppelwelt*]. L'image logique du monde (comme un ensemble d'éléments simples) est une forme d'atomisme qui part des faits pour arriver à la signification. Le modèle sémantique de l'atomisme logique dérive du modèle atomique de la sensibilité. Patočka, donc, critique la notion d'atomisme dans

8. Carnap écrivit en 1928 *La Structure logique du monde*. Dans ce travail il soutient que le seul monde dans lequel nous pouvons parler avec vérité, et que nous pouvons connaître scientifiquement, est l'ensemble des concepts des sciences physiques, seuls objets réels de la connaissance. La totalité des rapports entre les concepts constitue précisément la structure logique du monde, c'est-à-dire un système purement formel. Les objets non-physiques (par exemple, ceux qui sont traités par la métaphysique) ne tombent pas dans la structure logique du monde et, par conséquent, ils ne sont pas considérés comme objets de connaissance. Dans les années trente Carnap enseigna à l'université allemande de Prague.

9. Le Cercle cesse son activité à peu près avec l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne en 1938.

10. J. Patočka, *Platón a Evropa*, in *Sebrané Spisy*, sv. 2, *Pěče o duši II* [vol. II, *Le Soins de l'âme*, t. 2], I. Chvatík et P. Kouba (dir.), Prague, Oikoymenh, 1999. tr. fr. E. Abrams, *Platon et l'Europe. Séminaire privé du semestre d'été 1973*, Lagrasse, Verdier, 1983 (noté PE), p. 246.

11. Pour le premier Wittgenstein le monde est l'ensemble des faits connexes aux propositions, situés dans un espace logique et représentés par le langage. La logique est ce qui est commun (le médium) entre la structure du monde et celle de la langue, et le langage a la fonction de dire la vérité du monde.

12. *MNPP*, p. 42.

ses deux variantes : perceptive (le sensualisme) et logique (dans le langage). L'atomisme perceptif considère le monde comme la totalité des faits¹³. « Le monde est la totalité des faits, les faits sont des complexes de “choses”, les choses ont un contenu et une forme, la forme est l'espace, le temps et la “couleur”¹⁴. » Il faut, par conséquent, procéder des faits, car ceux-ci permettent de distinguer le monde d'un ensemble de simples choses. Chaque fait contient un rapport qui a sa propre structure formelle. Cette structure permet le langage « qui n'est rien d'autre que l'image logique du monde¹⁵ ». Le *Tractatus* attribue un égal statut ontologique aux faits et aux propositions et, par conséquent, le langage acquiert une importance fondamentale dans la pensée des objectivations et dans l'économie des représentations du monde. Une fois accepté l'axiome que chaque monde a sa propre langue, le monde comme totalité des faits connaît deux types de signes linguistiques : le nom et la proposition. Pour l'atomisme logique, au contraire, la sensibilité n'est pas en mesure de nous dire quoi que ce soit de la structure du monde, parce que les vrais atomes ne sont pas sensibles (psychologiques), mais ils sont logiques. Par conséquent la manière d'obtenir le « simple » n'est pas la sensation, mais l'analyse logique de la proposition, et celle-ci est justement la tâche du langage. Le monde vrai et ses constituants ultimes échappent donc à la perception, mais ils nous sont décelés par le langage. Patočka, de cette manière, met en évidence la continuité et la discontinuité de ces deux positions par rapport au sensualisme.

Le vrai point faible capable de mettre en question le *Tractatus* concerne « la relation entre la notion de sens [*Sinn*] – compris dans le strict sens sémantique du terme – et celle de l'image¹⁶ ». Ce qui est en jeu c'est la façon même de concevoir le sens. Wittgenstein propose une conception réaliste de la vérité, conçue comme la correspondance entre la pensée (ou le langage) et la réalité. Patočka, au contraire, critique l'ontologie du monde basée sur la logique (car elle est un langage encore substantialiste). Étant donné que la proposition montre la structure du fait, celle-ci vient à coïncider avec le sens de la proposition elle-même. Toute proposition peut être réduite à une forme analysable qui assure l'accord de la chose avec l'image. La vérifiabilité empirique d'une proposition consiste dans l'analyse de celle-ci obtenue en isolant les objets qui composent la substance du monde, pour en faire finalement ressortir la structure logique qui les relie à d'autres objets dans les faits.

13. Voir L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus e Quaderni 1914-1916*, Turin, Einaudi, 2009, p. 25, I.I. « Fait » indique une connexion entre les choses, ou entre « objets simples ».

14. *MNPP*, p. 42.

15. *Idem*. La traduction allemande utilise « logische *Abbildung* », J. Patočka, *Die natürliche Welt als philosophisches Problem. Phänomenologische Schriften I (Ausgewählte Schriften Bd. III)*, K. Nellen et J. Nèmec (dir), Stuttgart, Klett-Cotta, 1990, p. 45.

16. C. Majolino, *Le Monde qui n'est pas là. La logique et la linguistique dans la phénoménologie de Jan Patočka*, in R. Barbaras et al., *Jan Patočka. Phénoménologie a subjective et existence*, Milan, Mimesis, 2007, p. 118.

« N'a de sens que la proposition susceptible d'être vérifiée par la comparaison directe de deux faits, la proposition et son objet¹⁷. »

On peut trouver des indications en ce sens également dans la dernière période de la réflexion du philosophe. Dans un essai de 1968, intitulé *Sur les problèmes des traductions philosophiques*¹⁸, Patočka oppose les dénominations objectives de la science à la formulation du sens dans lequel les choses sont considérées. Dans *Platon et l'Europe*, il déclare : « le langage n'est jamais exactement la chose dont il y va, mais bien un renvoi continu et un rapprochement, comme disait Platon¹⁹ ». La philosophie antique n'a pas eu besoin d'un terme qui désignât l'objet comme un objet de la pensée, et l'abstraction philosophique est critiquée parce qu'elle thématise le non-thématique et elle nominalise le non-nominal²⁰. Le signifié ne peut donc pas s'épuiser dans les faits, sinon le langage ne pourrait pas communiquer. La fonction du langage, cependant, est de proposer un phénomène qui, *grosso modo*, est là. L'expression propositionnelle repose « sur l'insertion de signes de choses dans des formes déterminées, des schémas globaux de pensée, dont nous avons à notre disposition un certain nombre que nous pouvons associer derechef selon certaines lois²¹ ». Ainsi, le « dire » est toujours connecté à quelque chose qui, au moment où il montre, cache en même temps. Les expressions linguistiques rentrent donc dans deux modèles : celui de l'expression objective et celui du flux qui fait apparaître le modèle « chosique » insuffisant. C'est seulement grâce à la conscience de la totalité que nous pouvons répondre à l'exigence de sens. À notre cerveau arrivent des stimulations, mais il s'agit de significations qui atteignent la conscience. Les mots réveillent une direction de sens, mais c'est seulement en vertu du fait que nous vivons dans une totalité que nous pouvons avoir des attentes, parce que « l'horizon dans lequel nous vivons conditionne notre orientation vers les objets [...] »²². Par conséquent, l'accès au monde dépend également du sens que le langage véhicule.

En revenant au *Tractatus*, donc, Patočka touche et critique également une de ses conditions préalables : l'idée que la notion de sens soit liée à une

17. *MNPP*, p. 43. Il croit aussi que « la logique demeure pour la phénoménologie husserlienne le sol sur lequel s'effectue le contrôle de tout sens logique, notamment de l'énoncé, terrain de l'existence possible des structures d'objet », J. Patočka, *Úvod do Husserlovy fenomenologie*, in *Filosofický časopis* 13, 1965. tr. fr. E. Abrams, *Introduction à la phénoménologie de Husserl*, Grenoble, Millon, 1992 (noté *IPH*), p. 227.

18. J. Patočka, *K problémům filosofických překladů*, in *Sebrané Spisy*, sv. 5, *Umění a čas II* [vol. 5, *L'Art et le temps*, t. 2], D. Vojtěch et I. Chvatík (dir.), Prague, Oikoymenh, 2004. tr. fr. E. Abrams, *Sur les problèmes des traductions philosophiques*, in N. Frogneux et al., *Jan Patočka. Liberté, existence et monde commun*, Argenteuil, Le Cercle Herméneutique, 2012, pp. 15-27.

19. *PE*, p. 185.

20. Patočka cite Aristote : « [...] Aristote, par exemple dans le livre II de la *Physique*, là où il montre que la nature véritable de la chose n'est pas ce à quoi nous pensons tout d'abord, le substrat matériel, mais plutôt la *forme* [...] », J. Patočka, *Sur les problèmes des traductions philosophiques*, op. cit., p. 19.

21. *MNPP*, p. 158.

22. *Ibidem*, p. 104. La langue est l'horizon de l'humanité intersubjective car elle donne aux sujets un monde commun.

vérification. Contrairement à Wittgenstein, le philosophe tchèque dit que le monde n'est pas sensé parce qu'il est vérifiable. Et donc un concept de monde empiriquement invérifiable n'est pas nécessairement insensé, parce que le monde dans sa totalité, bien qu'il ne soit pas vérifiable d'une manière intuitive, est encore plein de sens, puisqu'il s'agit d'un concept paradoxal²³.

c) *le besoin d'une conception plus large du sens*

En entrant dans notre champ d'expérience, donc, les mots ont la fonction de réveiller une direction de sens à l'intérieur du monde et la formation du langage comme moyen de communiquer présuppose, par conséquent, la constitution du monde. Patočka note également que, grâce à la conscience, « l'homme possède une clarté originaire sur le tout de l'étant²⁴ ». Au contraire, la notion de sens du positivisme logique est assez étroite, et très éloignée de la vie de tous les jours. Une première critique concerne l'abus du terme « sens » : si le langage est le miroir du monde, alors le langage qui permettrait d'identifier le sens de ses énoncés à partir de leur valeur de vérité, et qui serait en mesure de montrer le monde et sa structure, serait celui qui est fondé sur

23. Ce paradoxe du monde est dû à des raisons diverses. Tout d'abord, c'est bien un paradoxe le fait que nous vivons toujours dans le monde (en son intérieur nous agissons, nous nous déplaçons, nous existons), mais il est difficile de répondre à la question : qu'est-ce que le monde pour nous ? Dans un texte de 1967, le philosophe écrit : « [...] il y a là pour nous bien davantage que la perception ne montre et présente. La perception de la singularité se sait toujours déjà dans un infini non-actuel actualisable. La perception ne se déroule donc pas parmi les donations d'encore et toujours d'autres perceptions mais, d'emblée, au sein d'une totalité qui est là, quand même elle ne serait pas perçue, et c'est précisément cette totalité qui, dans la perception, s'articule en une partie donnée et une partie non-donnée et non-présente, actuel et non-actuel, chez-soi et étranger » (J. Patočka, *Přirozený svět a fenomenologie*, in *Přirozený svět a pohyb lidské existence*, sv. 1, dir. I. Chvatík, Archivní soubor, Praha, 1980 ; tr. fr. E. Abrams, « Le monde naturel et la phénoménologie », in *Le Monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1988 (noté MNMEH), p. 27). Patočka introduit le concept de totalité. Grâce à ce concept, on peut dire que, bien que nous n'éprouvions jamais vraiment le monde dans sa totalité, nous devons le comprendre comme l'unité du tout, comme la totalité de nos possibilités. Le paradoxe indique donc la « présence de ce qui n'est pas présent » (J. Patočka, *Koncept přednášky o tělesnosti* ; in *Přirozený svět a pohyb lidské existence*, sv. 2, op. cit. ; tr. fr. E. Abrams, « Leçons sur la corporéité », in *PP*, pp. 63-64) et la « donation du non-donné » (*Ibidem*, p. 64). Le monde en soi, donc, ne peut pas être intuitionné, parce qu'il y a un excès de l'apparition sur toute condition d'apparition, un excès qui se manifeste d'une manière paradoxale par un vide dans la donation, parce que l'expérience ne peut pas circonscrire l'apparaître. Comme le montre bien É. Tardivel, l'excès de l'apparition sur chaque condition d'apparence atteste une contre-expérience qui, loin de dévoiler les limites de l'apparition, « dévoile les limites de l'expérience, c'est-à-dire les limites de l'homme » (É. Tardivel, *La Liberté au principe*, Paris, Vrin, 2011, p. 102). Donc, selon Patočka un vide dans l'intuition n'est jamais un vide de donation : « être donné en tant que vide ou indéterminé ne signifie pas n'être pas donné » (*PE*, p. 82). Le vide aussi est une manière (non qualitative, mais positive) de la donation. Patočka attribue à tous les étants l'idée du vide et de l'indétermination et, en ce sens, il reconnaît le mystère essentiel de toutes les choses. Ce n'est pas une profession de scepticisme, mais c'est « la compréhension du fait que toutes nos clefs sont insuffisantes en regard de la richesse qui s'ouvre à nous » (J. Patočka, *Duchovní základy života v naší době*, in *Křesťanská Revue*, 1970, n. 1-2 ; tr. fr. E. Abrams, « Les fondements spirituels de la vie contemporaine », in *Liberté et sacrifice*, Grenoble, Millon, 1990 (noté LS), p. 241). La donation du monde a lieu en totalité, mais toujours selon les perspectives du sujet.

24. *MNPP*, p. 141.

les mathématiques (et non pas celui qui est proposé par l'école structuraliste). Voilà pourquoi l'ajustement entre le jugement et la réalité est considéré comme un problème. Pour expliquer cet aspect, il est utile de revenir à la thèse de 1936. Sans le monde, il n'y aurait ni le « parler » subjectif, ni le parler objectif, ni la pensée du langage, ni la communication intersubjective dans le langage.

[...] le caractère uniment qualitatif de cet ultime processus [du monde], dans lequel tout est retenu et le neuf intégré et anticipé, le tout de manière unitaire, forme ce qu'a de proprement inexprimable la vie, qui ne se laisse enchaîner par aucune loi analytique ; la vie dans son essence dernière ne peut pas être saisie, mais tout au plus traduite par l'expression²⁵.

Dans les formes syntaxiques la pensée pénètre à l'intérieur de cet horizon du monde, en s'efforçant de saisir les étants qui y apparaissent.

[...] le sens de toutes ces synthèses intentionnelles actives de la pensée est à chercher au bout du compte dans cette appropriation du monde. Le rapport de la réalité et du juger, se reflétant ensuite dans celui de la réalité et du langage, est une tâche sans fin [...]²⁶.

Nous pouvons étendre sans arrêt les schémas de nos idées et le domaine des significations, mais « [...] il n'y aura jamais adéquation²⁷ » entre réalité et jugement, ni entre langage et réalité. Dans la phénoménologie, le sens a une nature antéprédicative et pré-linguistique. Il faut donc admettre qu'il pourrait y avoir entre les pensées et les faits « un possible décalage formel²⁸ » et le langage « n'est rien d'univoque²⁹ ». Ce décalage est dû au fait que la pensée est créatrice. Il faudra donc « étudier de plus près cette création de formations idéales, qui sont des unités pour la pensée et, en ce sens, possèdent une sorte d'« existence » que nous savons, bien sûr, dépendante de notre activité subjective³⁰ ». Le langage n'est pas une structure statique, mais historique, et il se constitue sans exiger que le résultat englobe le tout. Le langage est un phénomène particulier, il est un témoin et un résultat de la nature accidentelle de la théorie. Pour ces raisons, donc, l'illusion immédiate des faits doit être dissoute.

Dans le jugement c'est la grammaire qui donne un sens, et non pas la réalité qui, cependant, est mise hors circuit dans le phénomène d'expression ; et le langage établit, par la grammaire, ce qui est significatif et ce qui ne l'est pas. Le jugement est le résultat d'une série d'activités intentionnelles dans lesquelles consiste l'action de juger. L'objet de l'intentionnalité peut être

25. *MNPP*, p. 162.

26. *Idem*.

27. *Idem*.

28. *Ibidem*, p. 157.

29. *LS*, p. 75

30. *MNPP*, pp. 156-157.

constaté et être présent en personne, mais les activités intentionnelles peuvent également rester vides, sans preuves vérifiables. Même dans ce cas-ci, le jugement maintient une valeur : il reste, cependant, une totalité déterminée de sens qui peut être comprise sans avoir recours à la vérification empirique. L'activité du jugement, par conséquent, produit des schémas de pensée qui organisent des relations entre les signes et transforment une relation dans une autre, à travers un processus de remplacement : il en résulte des schémas dont les formes finales sont des formes propositionnelles. Ce processus « enformation » place les nombreux signes de nature réelle dans des schémas de pensée, totalisants et déterminés, qui les remplacent, « dont nous avons à notre disposition un certain nombre que nous pouvons associer derechef selon certaines lois³¹ ». Ainsi, il y a un décalage entre la réalité (les signes réels) et l'identité des schémas de pensée. Patočka voit dans ce non-accord (*Nicht-übereinstimmung*) la contribution du langage pour la cause du monde naturel contre son redoublement.

Donc, le penseur tchèque va un pas plus loin que la définition logique du sens. La signification logique se rapproche d'une manière assez vague de la signification linguistique du sens, mais ces deux sens ne peuvent pas coexister : un sens vrai (logique-ontologique) et un sens apparent (celui du linguiste). En plus de ne pas considérer le monde comme un ensemble de simples faits, Patočka donne également une réponse logique à l'ontologie logique du *Tractatus* : puisqu'il existe des objets logiques, le langage ne peut pas être un miroir du monde, parce que le monde n'est pas un objet logique. Et puisque la réceptivité du sujet concerne le monde dans sa totalité et non seulement les faits atomisés, le langage ne peut même pas en être l'image. Il faut alors « penser [le langage] à partir d'une phénoménologie du jugement visant à une déconstruction intentionnelle de la chose apparente des propositions³² ». L'atomisme logique, avec le physicalisme qui le soutient « n'est pas en mesure de comprendre et d'inclure le monde de la vie naïve ; dans cette conception, ce monde doit toujours être “épinglé”, “préparé” abstraitement pour se plier à l'image que se fait de l'expérience immédiate un tel “empirisme”³³ ». La question est donc la suivante :

Comment démontrer que ce monde naïf, si riche et toujours global, avec ses articulations, ses aspects pratiques, ses traits de familiarité et ses colorations affectives, n'est qu'une physique imparfaitement formulée ? Le physicalisme peut garantir une correspondance entre les deux mondes, correspondance gouvernée par des lois ; il ne peut pas affirmer l'identité des deux, à savoir l'identité des *constructions* avec les *vécus*, de sorte que notre problème se retrouve, après être passé entre les mains des physicalistes, exactement là où il en était avant³⁴.

31. *Ibidem*, p. 158.

32. C. Majolino, *Le Monde qui n'est pas là*, op. cit., p. 122.

33. Citation de C. Majolino, *Le Monde qui n'est pas là*, op. cit., p. 119.

34. *Idem*.

La théorie du sens, exposée dans le quatrième chapitre du *Monde naturel*, est consacrée à une réflexion sur la question du langage comme sens objectif. À l'intérieur de cette théorie, Patočka pose la question du sens en tant que vérité. Le problème est le suivant : le sens ne peut pas être indiqué dans l'identité de structure entre l'image (la proposition) et la chose (le fait atomique), parce que le sens n'est pas placé là comme un objet. La conception de la relation entre le langage (défini comme sens objectif) et le monde, exige un apport du sujet qui identifie, du point de vue ontologique, la chose-objet et la chose-image. Dédire le sens d'un postulat sur la nature du sujet et de sa relation avec le monde, implique une désarticulation entre le langage et la subjectivité, car cela indiquerait que « le sens n'est pas dans le vécu subjectif d'un sujet déterminé, mais plutôt qu'il est objectif tout comme les faits et les propositions qui les manifestent³⁵ ». Par conséquent, considérer la proposition dans un sens objectif, constitue un problème : « Dans le domaine de la logique nous n'exprimons pas nous-mêmes ce que nous voulons dire ; c'est la nature même des signes essentiellement nécessaires qui produit les énoncés³⁶. »

Patočka, cependant, pense que le langage est une image du monde dans le sens de la structure phénoménale (et non pas dans le sens logique) : il est conscience de l'écart entre le sens pensé et le déploiement grammatical. De cette manière, l'identité logique du monde est déconstruite. Le monde « n'est pas là » (dans le sens d'un objet), mais ce « n'être pas là » a un sens différent que celui de notre relation avec le monde a (et qui est toujours une relation avec des structures, des fonctions et des variables). Pourtant, « *le "ne pas être là" du monde – la distance, le clivage, la discordance, le jeu – est constitutif de notre rapport au monde lui-même*³⁷ ». Le manuscrit 3G/11 dit que l'être fonde le langage : « Or, l'être, tel qu'il se donne à la compréhension, est le fondement non objectif, pré-réfléchi, de la distance à l'égard des choses qui fonde le langage³⁸. »

En définitive, ce qui semble intéresser davantage Patočka c'est de réexaminer l'intentionnalité du langage³⁹. En 1936, il considère le langage comme une activité intentionnelle visant à théoriser le réel : « la parole est déjà un instrument de la saisie de la pensée⁴⁰ » pour le stabiliser et lui donner un contour. La genèse du langage, par conséquent, est elle aussi liée à la genèse de l'idée ; et pourtant, bien que corrélat de la vie intentionnelle, le langage suppose une libre relation avec le monde.

35. *Ibidem*, p. 121.

36. *Idem*.

37. *Ibidem*, p. 127. L'affirmation « *n'être pas là* » n'indique pas un autre monde, double, mais fait partie de la structure de la façon propre d'être perçue du monde, c'est-à-dire toujours à travers un déplacement structurel de l'intentionnalité imaginative et de l'intentionnalité signique-linguistique.

38. *PP*, p. 140.

39. Dans les années soixante-dix, elle est conçue d'une manière dynamique et non causaliste.

40. *MNPP*, p. 134.

Chez Husserl, l'intentionnalité (dans le jugement) est double : vide et remplie (voir la VI^e *Recherche logique*). La théorie husserlienne du sens se présente comme une alternative phénoménologique à la théorie vérificationniste du sens. La séparation du sens et de la vérité, du langage et du monde, nous aide à comprendre d'une manière plus adéquate le phénomène du monde. Patočka croit, cependant, que l'origine de la distinction entre l'intention et le remplissement se trouve dans le domaine catégorial et non dans le domaine sensoriel pur⁴¹ ; en plus, il introduit une autre distinction : entre *remplissement* (= vérifié) de l'intention et saturation (= sensé)⁴² de l'intention. Le monde naturel doit être intégré par une intention saturée, c'est-à-dire « sensée », capable de faire du monde une totalité. Dans le cas contraire, l'intention produirait simplement une attente de sens.

d) le rapport phénoménologie-langage

Le langage est un phénomène qui se retrouve déjà dans la vie pré-théorique : c'est un instrument de la pratique utilisé dans les échanges intersubjectifs, mais « que nous ne possédons jamais véritablement en mains⁴³ » car il est « quelque chose de vivant⁴⁴ ». Il est sans cesse renouvelé et il se transforme par le processus de la vie. Le langage est découvert et non créé artificiellement, il exige l'aperception de l'autre et il provient de la tendance originaire à coexister et à coopérer. La communication devient une recherche visant « à atteindre activement autrui, à l'influencer intérieurement conformément à notre désir⁴⁵ », elle « [...] naît comme une action exercée sur l'autre par notre propre expression⁴⁶ ». Cependant, nous vivons une relation individuelle non seulement avec les choses, mais aussi avec la totalité à laquelle la vie est toujours reliée. Comme nous l'avons remarqué plus haut, selon Patočka, l'homme possède une clarté originaire concernant la totalité de l'existant. C'est un fait acquis parce que, sans cet horizon originaire, ne sont possibles ni la perception, ni la moindre donnée qualitative. Le langage est essentiel parce que tous les événements de notre vie sont compris par la langue et soumis à celle-ci : « Le “vivre-avec”, la co-expérience réellement humaine, c'est une co-expérience dans la parole et dans l'entente⁴⁷. » Vivre humainement n'a d'autre sens que vivre toujours dans le langage, en conciliant, grâce à lui, le monde et les autres. Même notre réflexion théorique se constitue à partir de la signification des mots. Le langage se transforme dans une modalité de

41. La perception est possible uniquement dans le domaine catégorial, tandis que dans le sensoriel pur il n'y a pas de différence entre intention-remplissement et perception (voir *IPH*, p. 232).

42. Voir J. Patočka, *MNPP*, p. 160 s. C. Majolino écrit : « à ma connaissance, il a été le seul phénoménologue à en faire usage », in *Id.*, *Le Monde qui n'est pas là*, op. cit., p. 128.

43. *MNPP*, p. 135.

44. *Idem*.

45. *Ibidem*, p. 141.

46. *Idem*.

47. *Ibidem*, p. 137.

la pratique, à travers laquelle l'existence humaine se réalise. Dans la postface de 1976 au *Monde naturel comme problème philosophique*, Patočka écrit :

Le sensualisme latent de la théorie husserlienne de la matière hylétique, formée par l'intention, devra faire place à une conception où le langage est indissolublement lié aux fondements mêmes de l'existence humaine, à la capacité qu'a l'homme de comprendre l'être, car comprendre l'être [...] constitue la condition de cela même que nous appelons la perception et qui n'est que l'un des comportements humains « ouverts » parmi d'autres⁴⁸.

Donc, selon Patočka, le langage concerne les fondements mêmes de l'être humain et la tâche de la phénoménologie est celle de comprendre l'être, afin de comprendre les différentes manières de l'ouverture de l'homme au monde.

e) l'Urphänomen du langage

Les dernières pages du *Monde naturel* expliquent que la fonction du langage est celle de mettre au jour la structure relationnelle de l'univers⁴⁹. Le langage, en effet, est un instrument d'analyse de la totalité (voir *MNPP*, p. 148) et il nous aide à nous orienter dans cette totalité ; cependant, il est aussi en même temps un moyen pour saisir l'idée : c'est pourquoi la conception du langage est la prémisse de chaque objectivation. Le fait de communiquer, alors, n'est pas seulement une intuition de la réalité, mais il devient aussi une action exercée sur la réalité (voir *MNPP*, p. 134 ss.).

La critique de Patočka ne concerne pas seulement la subjectivité « blessée » par l'objectivisme du *Tractatus* ; elle va au-delà d'une révolte contre une image mathématisée du monde. La critique du physicalisme linguistique est là, mais le penseur opère un nouvel approfondissement des questions grammaticales⁵⁰. Dans un article paru en 1968, intitulé « Le concept d'intuition chez Husserl et le protophénomène du langage⁵¹ », Patočka revient sur le thème du langage, en reprenant la question exactement où il l'avait laissée en 1936⁵². Son point de départ sont les fonctions du langage introduites par Bühler et présentes aussi dans *Le Monde naturel* : expressive ou symptomatique, signalétique, descriptive ou représentationnelle (celle-ci a un rôle

48. *MNPP*, pp. 258-259. La pensée patočkienne de la maturité, qui réexamine la question du langage en partant non d'une analytique des fonctions du système linguistique, mais du point de vue de la compréhension de l'être, se rapproche plutôt du point de vue heideggérien qu'husserlien.

49. Voir *Ibidem*, pp. 167-168.

50. Voir C. Majolino, *Le Monde qui n'est pas là*, op. cit., pp. 127-129.

51. J. Patočka, Husserls Anschauungsbegriff und das Urphänomen der Sprache, in *Die Bewegung der menschlichen Existenz. Phänomenologische Schriften II (Ausgewählte Schriften Bd. IV)*, K. Nellen et al., Stuttgart, Klett-Cotta, 1991 (noté *BME*), pp. 535-544.

52. En 1942, le philosophe a également écrit *Fragmenty o jazyce*. tr. fr. E. Abrams, *Fragment sur le langage*, in J. Patočka, *L'Écrivain, son « objet »*, Paris, P.O.L., 1990, pp. 15-20.

majeur)⁵³. Par rapport au texte de 1936, la nouveauté concerne le phénomène originaire [*Urpänomen*] du langage⁵⁴. Ce phénomène « implique nécessairement un nouveau concept d'intuition⁵⁵ » : l'intuition n'est pas seulement celle de l'objet présent (l'*adaequatio* au sens médiéval du terme), mais elle donne la chose telle qu'elle était visée à travers sa signification. On introduit donc un décalage entre la pensée vide et ses remplissements, entre le sens pensé et celui qui est réalisé dans la chaîne linguistique grammaticale. Comme je viens de souligner, cet écart n'est pas seulement une caractéristique du langage, mais il peut aussi être attribué à la structure phénoménale du monde. L'action humaine est orientée vers l'objet d'une manière toujours dynamique, selon les différents degrés de proximité. Cette unité est donnée par les différents points de vue, à partir des divers aspects et références. Toute relation intentionnelle, par conséquent, s'organise par degrés de proximité de la chose. Cette articulation de la structure du monde ne pourrait pas être « intuitionnée » sans le tournant linguistique de l'objet fait par la phénoménologie de Husserl.

Paradoxalement, mais c'est bien le phénomène originaire du langage comme point de départ de la phénoménologie [...] qui rend possible un nouvel accès aux phénomènes de la chair et du contact sensible avec l'objectivité [...] C'est seulement à partir du point de départ du sens linguistique que la phénoménologie est devenue quelque chose de concret⁵⁶.

Selon Domenico Jervolino, le philosophe tchèque « parle du langage chaque fois qu'il parle du phénomène, de la corporeité, du monde. Les phénomènes qui se manifestent dans l'ouverture du monde ne sont, après tout, que le monde qui nous parle, la *prose du monde*, pour citer le dernier Merleau-Ponty, très proche du dernier Patočka⁵⁷ ». Ici émerge en plus la question de l'interpellation du monde⁵⁸, liée à la méditation sur l'espace et

53. Nous indiquons ces références explicites au langage dans les écrits de la dernière période : la *Postface* du 1976 au *Monde naturel* (elle présente le langage lié aux fondements de l'être humain et à sa compréhension), les manuscrits 3G/11 (l'être fonde le langage) et 3G/16 (le langage n'est pas ce que l'on communique, mais ce en vertu de quoi seulement il est possible de communiquer). Ces deux derniers sont contenus dans les *Papiers phénoménologiques*.

54. « Phénomène originaire » indique que l'origine du langage est antérieure au mot ; les racines du langage sont dans l'affectivité, dans la corporeité et dans la *praxis*. Seule cette compréhension empêche un sensualisme latent.

55. *BME*, p. 536.

56. *Ibidem*, p. 543.

57. D. Jervolino, « Langage et phénoménologie chez Patočka », *Études phénoménologiques*, 1999, 29-30, Bruxelles, Ousia, p. 72.

58. Le thème de l'interpellation du monde a une importance fondamentale pour comprendre la position que Patočka prend en 1976 et la manière dont cette question pourrait déjà être contenue dans le texte de 1936. Ce n'est pas possible de la développer ici de manière appropriée, mais il est important de se rappeler que le monde, au moment où il se dévoile, provoque un appel de l'*ego*. Le monde comme totalité nous interpelle à chaque instant de la vie. Dans les années soixante-dix, selon Patočka, l'*ego* n'est plus un centre géométrique ni le point zéro comme chez Husserl, mais il est un organisme interpellé qui répond à la structure d'interpellation du monde. Déjà dans les années 1960, le philosophe écrivait : « L'interpellation

la spatialité vécue dans le corps propre (*Leib*). Le langage est indissociable de l'enracinement et de l'orientation dans le monde selon des coordonnées non-objectives.

Nous avons compris donc que, même dans le cas du langage, l'intérêt théorique agit à travers des fonctions actives qui classifient, précisent et unifient. « Toutes ces activités n'ont cependant pas pour conséquence de constituer de nouvelles couches de réalité, mais uniquement de parfaire le dessin du seul et unique univers perçu, qui s'écoule dans le temps, d'en concrétiser l'articulation et en général de se l'approprier⁵⁹. » Puisque le jugement produit des schémas formels de la manifestation du monde dans le mode de la pensée, ces schémas donnent lieu à une reconstruction de la réalité. « Voilà pourquoi – selon Patočka – “une meilleure connaissance” signifie, d'abord, un rapport plus intime avec les choses de notre entourage, et non pas une prestation purement théorique, présupposant une tendance vers la connaissance pour elle-même⁶⁰. » L'analyse patočkienne du langage permet, donc, de se concentrer sur deux éléments : d'abord la proximité et la distance des nombreux rapports avec l'objectivité ; deuxièmement l'échelle de degrés, constituée par le fait que nous vivons toujours sur plusieurs niveaux de proximité avec la réalité, nous révèle le phénomène du monde en lui-même. Il s'ensuit que le langage *originnaire* indique cette oscillation de la vie intentionnelle et le langage des linguistes peut remettre en question le sensualisme des sensations⁶¹. En 1968, Patočka reconnaît sa dette envers la phénoménologie husserlienne du langage parce qu'elle a ouvert l'étude sur le corps propre (*Leib*), grâce à la théorie de la signification plutôt qu'à celle de la perception. En accord avec ces résultats, il semble possible de découvrir une continuité dans la pensée du philosophe, puisqu'il écrivait déjà dans la conclusion du *Monde naturel* :

Comme on le voit par ce qui précède, nous n'avons pas pris pour tâche d'étudier toutes les fonctions du langage et de la parole [...], nous en tenant plutôt à un seul objectif : montrer comment le langage repose sur la liberté humaine (en tant que déterminante de la forme de vie humaine) et doit être expliqué à partir de ce principe de la libre activité. Vivre de façon véritablement

n'est pas une métaphore simple, mais l'essence même de l'expérience » (J. Patočka, *Prostor a jeho problematika*, in *Umění a filosofie*, IV, dir. I. Chvatík, Archivní soubor, Praha 1985 ; tr. fr. E. Abrams, *L'Espace et sa problématique*, in *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Grenoble, Millon, 2002² (noté *QP*), p. 51). Donc, l'*ego* fait l'expérience d'un ailleurs et il se détermine à partir de cet appel qui le décentralise de lui-même (*Ididem*, pp. 48-52). Le champ des possibilités du monde m'interpelle, puisque je suis un être de possibilités ancré dans le monde. Les possibilités ne viennent pas du sujet, mais du monde ; elles sont ce que je peux faire de moi-même. Ce sont des possibilités d'action et des possibilités d'existence qui s'adressent à la subjectivité et l'appellent à la clarté (voir *IPH*, p. 177).

59. *MNPP*, p. 130.

60. *Idem*.

61. Ce sensualisme empêche de comprendre le phénomène du monde comme totalité.

humaine signifie, pour nous, vivre toujours dans le langage et, par son moyen, nous expliquer avec le monde et avec les autres⁶².

2. Langage et liberté par rapport au donné

Nous avons donc vu qu'il y a un changement dans la conception patočkienne du langage ; cette transformation se fonde en particulier sur les changements qui se sont produits dans la conception du monde et de la subjectivité, qu'il a progressivement développée. La dernière citation, tirée de la conclusion de la thèse de 1936, nous montre que ces changements étaient déjà contenus *in nuce* dans la première période de son activité. Et, en plus de la discontinuité, on peut cependant reconnaître également une continuité qui émerge plus clairement dans les années soixante-dix. Cela permet, plutôt qu'exclut, deux interprétations ou accentuations différentes du même thème.

Une dernière considération concerne la relation entre le langage et la liberté par rapport au donné. Une conception objectiviste par rapport au monde empêche une compréhension de l'accès originaire à celui-ci. C'est la preuve que la façon de nous rapporter au monde (à partir du langage) n'est pas neutre, mais qu'elle peut supposer, plus ou moins consciemment, des modèles qui conditionnent de manière déterminante notre expérience de celui-ci. Le philosophe tchèque met bien en évidence que la conviction selon laquelle la vérité réside dans l'*idée* (élément servant à surmonter l'inexactitude et la relativité de notre situation empirique) est problématique. Historiquement, ce problème a pris le nom d'idéalisation et d'objectivation. En général l'objectivisme est la position plus évidente, mais aussi la plus naïve. S'il est évident de penser que la réalité soit dans ce qui est perçu et dans les choses données aux sens, nous comprenons alors que

Pour peu que nous nous détachions de ce qui, en tant que donnée sensible, est conditionné *par l'objectivation*, nous verrons cependant que quelque chose comme une donnée sensible particulière n'existe pas dans l'expérience concrète, pas plus qu'un ensemble de données de cette espèce. Chaque présence sensible s'inscrit déjà dans une totalité. L'analyse de cette totalité n'est pas sans difficulté, car le langage, à l'aide duquel nous aurions à l'effectuer, est lui-même orienté par les résultats d'une objectivation (pour précoce et primitive qu'elle soit) et, par ailleurs, imprégné de différents schémas empruntés aux traditions de la psychologie objective⁶³.

62. *Ibidem*, p. 163.

63. J. Patočka, *K prehistorii vědy o pohybu: svět, země, nebe a pohyb lidského života*, in *Sebrané spisy*, sv. 6, *Fenomenologické spisy I : Přirozený svět* [vol. VI, *Écrits phénoménologiques*, t. I : *Le Monde naturel*], Ľ. Chvatík et J. Frei (dir.), Prague, Oikoymenh, 2008. tr. fr. E. Abrams, *Notes sur la préhistoire de la science du mouvement : le monde, la terre, le ciel et le mouvement de la vie humaine*, in *MNMEH*, p. 4.

L'objectivation, qui se déploie uniquement « sur le sol du monde et de son mystère pré-existant⁶⁴ », voudrait arracher au monde « le dernier voile de mystère⁶⁵ » au lieu de le préserver et de s'y confier. Par contre, Patočka affirme que la liberté est le fondement sur lequel est bâtie notre relation avec l'univers existant, et par conséquent aussi du langage comme relation pré-théorique avec le monde.

Une conception métaphysique du monde, comprise comme une de nos représentations, peut être critiquée pour les conséquences qu'elle détermine : comprendre la structure du monde signifie comprendre comment nous pouvons, par la suite, organiser cette image. Redéfinir alors le concept du monde comme totalité touche également le rôle et les possibilités du langage. En effet, si le langage est une manière de montrer le monde lui-même, lorsque nous parlons, nous ne nous détachons jamais du monde, mais nous devrions essayer de le représenter et de le faire apparaître à travers le langage. Il nous semble que ce soit là le sens de l'essai de Patočka : identifier le monde avec le non-étant et avec l'« apparaître » même. Le *monde-totalité* est la condition de possibilité originaire de l'apparition de tous les étants qui apparaissent en lui.

Le monde est donc indépendant aussi de nos constructions linguistiques : il est le sol pré-théorique de la « donation », il est cette « ouverture » qui rend possible la pensée même. L'objectivation révèle, par conséquent, de son intérieur aussi la nécessité de reconnaître un au-delà qui la rend possible. Pour sortir de cette impasse, il faut quitter avec détermination l'objectivisme (qui, après tout, est une ontologie matérialiste) et admettre le phénomène (c'est-à-dire une autre ontologie) qui ne se réalise pas objectivement dans les choses. « Si l'on veut dépasser l'attitude naturelle [...] il est indispensable de faire retour à l'expérience que nous sommes [...]»⁶⁶ celle de la liberté, considérée comme le pouvoir de distanciation et de dépassement de toute l'objectivité.

Marco BARCARO
Université de Padoue

64. *Ibidem*, p. 12.

65. *Ibidem*, p. 11.

66. R. Barbaras, *Le Mouvement de l'existence*, op. cit., p. 19.